

JOHNNY LEBIGOT / CONTRIBUTIONS

RITUEL DE LA VOIE SÈCHE

PAR

FRANÇOIS LEPELIER

RITUEL DE LA VOIE SÈCHE

Une écorce fait un paysage ou un masque, une bouche, un rire figé ; une pelure fait une peau, une langue, une volute de fumée ou une coquille ; une feuille renferme une tache de sang, une aile de papillon ; une racine pour une main, un hippocampe, un phallus, une tête de taureau ; une poignée de paille jette le feu, la joie ; de longs pétales retombent comme un linge, un voile de mariée, un suaire ; une graine pour un oeil et pour un oeuf ; quelques brindilles font une forêt, une araignée, une colonie de phasmes ; des graminées ou des squelettes de serpents, des branchies de mollusques ; quelques herbes, une dentelle, une pluie, une chevelure - et même celle d'Ophélie, de Médée, de Méduse ; un épi lance une flamme, pend comme une aigrette, un panache d'écureuil ; un coquillage comme un fruit, un viscère ; une inflorescence s'ouvre comme une anémone de mer, se rétracte comme une griffe.

Dès qu'un regard l'isole, l'objet naturel, a fortiori l'objet végétal asséché, impose une irrésistible autonomie d'expression. La distance s'évanouit aussitôt entre la chose donnée et l'artefact, la perception et l'image. Ce sont des figures, ce sont aussi des couleurs, des lignes, des volumes, des reliefs, des surfaces, qui émanent d'un répertoire inépuisable et ouvrent à de nouvelles combinaisons plastiques, chromatiques et sémiotiques. Dans le monde végétal, la dessiccation des matériaux augmente encore les possibilités d'assemblage, d'hybridation, vient renforcer un processus de transformation.

Les métaphores matérielles vont s'imposer dans leur intensité propre tout en maintenant une large incertitude sur leur identité : est-ce un collier, une coiffe, un paréo, un bas-relief allégorique, un instrument de musique ? Est-ce une couronne de gloire, une corde de pendu, un collier phallique, un anneau de Saturne ? Est-ce un nid d'oiseau couturier, un astrolabe, un chef d'oeuvre de compagnon, un objet de méditation taoïste ? Est-ce un arc ou une lyre, un poisson des abysses ? Est-ce une nouvelle fleur ou une mitochondrie, un bâton de divination ou un calvaire ? Est-ce un homme ou son bouclier d'apparat ? Est-ce une pâtisserie ou un animalcule, un fruit de l'éden, un oiseau confit ? Séparément et tout à la fois.

La « Voie sèche », pour employer le vocabulaire des alchimistes, opère par sauts, raccourcis risqués et imprévisibles, elle intériorise les mutations, retient le feu de la sève et du fruit, précipite un développement que la « Voie humide » s'efforce de maîtriser, laborieusement, interminablement, suivant l'impulsion propre de la nature. La greffe à sec est une synergie et une polysémie, elle ramasse toutes les potentialités du détournement poétique de « l'objet naturel, naturel interprété, naturel incorporé, trouvé, perturbé, ready made, ready made aidé »¹, ou encore, il manquait à la liste, du ready made végétal aidé, traité ici dans toute son extension comme une image concrète. Dans tous les cas le rapport analogique domine et vient brouiller, sinon ruiner la distinction classique des trois règnes de la nature (animal, végétal, minéral) dans un processus généralisé de métamorphose.

Dispositif à la fois scénique et sculptural, monumental « objet à fonctionnement symbolique »², la « table » occupe une position élective, axiale. Elle porte, elle rassemble un maximum d'éléments qui semblent toujours sur le point de se répandre, de se diffuser, de coloniser les abords et les lointains. Elle est à elle-même un principe d'engendrement illimité. A la fois un monde clos, auto-suffisant, et un monde ouvert, en expansion irrépressible. Microcosme et macrocosme. Elle appelle une succession, une multiplication des points de vue. Panoramique, de face, de côté, dans un mouvement tournant, de plus en plus pénétrant. Le regard s'empare de ce foisonnement impondérable, puis il s'insinue, pour s'attacher à tel ou tel détail, même infinitésimal, toujours étonnamment individualisé, d'une résistance et d'une fragilité incomparables. Il s'enchant de l'étonnante finesse de l'exécution, qui tient tout autant du tissage que du collage, de l'orfèvrerie ou de la sculpture, et qui constitue à elle seule une sorte de défi. Tous les éléments sont réunis pour nourrir cet « Éloge de la main », comme le voulait Focillon³, cette intelligence fervente de la main ne faisant qu'un avec l'inspiration, et qui prend aujourd'hui, sous le régime dominant du concept, valeur de provocation.

1- Suivant la nomenclature retenue lors de « l'exposition surréaliste d'objets » (1936).

Le ready made et le ready made aidé sont des formules de Marcel Duchamp.

2- Voir note précédente.

3- Henri Focillon, *Vie des formes*, PUF, 1943.

Cette « table » a la propriété d'un archétype. Chose et métaphore, elle multiplie les propositions.

C'est un plateau (de théâtre), un castelet, un « théâtre d'agriculture et mesnage des champs ⁴». Les rôles et les positions sont distribués, de haut en bas, et font un spectacle muet et suggestif, donnant directement sur l'autre scène, celle de la mémoire, du temps jamais perdu, de la rêverie poursuivie.

C'est aussi un socle, pour une sculpture faite d'innombrables micro-sculptures, à la fois proliférante et sédimentée, flottante et faisant bloc. C'est un support pour une vitrine toujours béante, à la fois « ouverte et fermée » : deux vantaux vides encadrent un étal de trophées et de parures ; un appui pour un aquarium asséché, comme pétrifié dans une composition lumineuse d'algues, d'arêtes, de carapaces et de flagelles. C'est une console pour un jardin perpétuellement suspendu entre ciel et terre, une apothéose automnale, un herbier fastueux et indéchiffrable. À l'instar de certains cabinets de curiosités qui incluaient, à l'insu de l'amateur, des « faux animaux » - poisson à plumes, chien à queue de serpent, squelette de sirène, etc.⁵-, cette collection propose à la délectation quelques « faux végétaux », propres à ruiner toute classification par famille et genre... Ce bulbe ailé, ce vert de poireau épineux, ces herbes tricotées, ces feuillaisons phalliques, ces champignons d'os, ces fleurs de crustacés, etc., pourraient compléter la célèbre Botanique parallèle de Leo Lionni⁶... C'est un châssis pour une tapisserie, un métier de haute lisse, où filent d'innombrables entités tissées, brodées à la verticale, un tableau sur le point de s'animer, une « action painting » en trois dimensions, un camaïeu d'orangé, avec des touches fondues de brun, des coulées de gris, de vert, de violine ; un pupitre soutenant un grand livre d'Heures, un poème en forme de calligramme végétal, ou bien une sorte d'antiphonaire, déroulant les portées musicales vers le sol comme des chapelets d'envoûtement, un formulaire hermétique, une illustration imprévue de la « Table d'émeraude »⁷....

4- Olivier de Serres, Le Théâtre d'agriculture et mesnage des champs, 1600.

5- Peter Dance, Faux animaux, P.Horay, 1978.

6- Leo Lionni, La Botanique parallèle, Pandora éditions, 1981.

7- Je ne résiste pas à extraire quelques morceaux de ce célèbre et magnifique texte ésotérique : « Les paroles des Secrets d'Hermès, écrites sur une table d'émeraude qu'il tenait entre ses mains(...) : Il est vrai, sans mensonge, certain, et très véritable : Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, pour faire le miracle d'une seule chose. (...) Le soleil en est le père, la lune est sa mère, le vent l'a porté dans son ventre, la terre est sa nourrice (...) Tu sépareras la terre du feu, le subtil de l'épais, doucement, avec grande industrie. (...) »

(Cf. A. Faivre, Dictionnaire critique de l'ésotérisme, PUF, 1998, p. 1248).

C'est un retable régulièrement approvisionné de fétiches, d'ex-voto, d'amulettes ; un reliquaire de la nature, jamais saturé, comme le souvenir, un autel propice aux méditations muettes ou aux incantations sonores, à la déploration comme à l'exaltation, à la perte et à l'excédent, à la permanence et au cycle. D'où cette dimension cérémonielle, cette ritualisation quasi chamanique, particulièrement mises en évidence lors de certaines manifestations scénographiques. La « table » est alors traversée de lumière, comme un vaisseau fantôme, une apparition, un théâtre d'ombres, démultipliée par les reflets et les clairs-obscur projetés sur les murs ; un danseur, un musicien, un récitant viennent prolonger ses épiphanies ; elle devient en quelque sorte le coeur, l'axis mundi d'une oeuvre totale.

—
La nature a-t-elle pensé à tout ? L'imaginaire, dans son imprévisibilité même, n'est-il qu'un de ses détours, une ruse ? D'où procède la volonté infinie de métamorphoses ? Un principe de dénaturation s'exerce-t-il au sein de la nature même, qui justifierait ce que Roger Caillois appelait une « esthétique généralisée »⁸ ? Ces questions sont toujours les mêmes, et l'on sait que les plus récurrentes, les plus irréductibles, sont aussi les mieux placées pour renouveler les pratiques. Ce qui tient moins du paradoxe que du fait avéré. Les solutions que Johnny Lebigot met sur sa « table des correspondances », offrent une perspective singulièrement exaltante : elles semblent faire confluencer et traverser à la fois des expressions traditionnelles (art populaire, art brut, art primitif) et des démarches contemporaines, parmi les plus pertinentes : du Surréalisme à l'Arte Povera, de Claude Cahun à Giuseppe Penone, de l'Art brut au Land Art, de Philippe Dereux à Nils Udo⁹. Lesquelles, au fond, s'attachent à promouvoir la destination proprement imaginaire de l'objet naturel.

François Leperlier

8- Roger Caillois, *Cohérences aventureuses*, Gallimard, 1976.

9- Et très loin, malgré les apparences, de ce qu'on appelle aujourd'hui « l'art végétal », mixte médiocre d'ateliers des Beaux-Arts et de fleuriste.

Philosophe, essayiste, poète, François Leperlier a collaboré à de nombreux ouvrages collectifs, revues, catalogues d'exposition, actes de colloque, et participé à des émissions radiodiffusées (France Culture). Il a activement participé à la reconnaissance de l'oeuvre de Claude Cahun, il était co-commissaire de l'exposition Claude Cahun présentée au jeu de Paume en 2011.

Texte rédigé à l'occasion d'une publication
SIMILI SKY
dans le cadre de
LA VOIE SÈCHE
Une exposition présentée à la
Galerie L'Usine/Claude Brabant - Paris 19
janvier 2012

JOHNNY LEBIGOT - 82 RUE COMPANS 75019 PARIS
table3johnny@gmail.com - 06 98 14 31 75
www.johnnylebigot.com